



*La route que j'ai prise  
la mer quelque part  
un banc de sable*

Rencontre avec **Kenneth White**  
un « moine naturel » celtique

*D'origine écossaise, Kenneth White est installé en France depuis une quarantaine d'années. Il vit aujourd'hui dans un petit village breton, et son univers est rempli de livres, de pierres, de coquillages, de peintures, d'oiseaux et de cartes de voyages. Amoureux des réalités les plus immédiates, c'est avec sensualité et précision qu'il nous parle de l'odeur d'un champignon, du fracas du tonnerre, d'une rencontre avec un paysan ardéchois ou un chauffeur pakistanais de Vancouver. Auteur d'une œuvre polymorphe, qui comprend des livres de prose narrative, des essais et de la poésie, il s'est vu décerner des prix littéraires prestigieux, et a occupé, de 1983 à 1996, la chaire de poétique à Paris-Sorbonne. Refusant l'étiquette de poète, il préfère se présenter comme un Écossais extravagant, un clochard transcendantal, un nomade intellectuel... En 1989, il a fondé l'Institut international de géopoétique, où se « mêlent, dans une unité inédite, une synthèse complexe, des éléments de science, de poétique, et de philosophie. Son but est de ressourcer la culture, en remontant à la base de toute culture, à savoir le rapport entre l'esprit humain et la Terre, et de trouver pour cela un nouveau langage. »*

**Pourriez-vous nous parler de vos racines familiales et écossaises... Votre goût pour la poésie et la littérature vous a-t-il été transmis par vos parents ? Je crois que votre grand-père était musicien, compositeur...**

Je n'ai pas le goût de la généalogie, et je ne macère pas dans l'histoire familiale, mais je ne nie pas le passé, certaines de mes sources se cachent sans doute dans son obscurité.

Mes ancêtres sont descendus des Hautes Terres, parmi bien d'autres, vers la ceinture industrielle Glasgow-Edimbourg, au XIX<sup>e</sup> siècle, pour trouver du travail. Le système clanique, et le sens du territoire qui lui était lié, était en train de disparaître. Mais le souvenir persistait. Et mon grand-père paternel en gardait des traces. Il avait en lui un besoin d'espace, de mouvement, de musique qu'il exprimait comme il pouvait. Dans sa jeunesse, et plus tard, il sillonnait l'Écosse en tant que comédien ambulant, musicien, danseur, conteur. Plus tard, à Glasgow, il donnait des leçons de cornemuse : pas seulement les marches militaires que tout le monde connaît mais ce que les vrais connaisseurs appellent la « grande musique », assez compliquée. Il composait aussi des partitions, mais n'en était jamais content, et les jetait au feu.

Il aimait penser qu'il appartenait au clan Mac Gregor, qui avait des liens de parenté avec le fonda-

teur de la nation écossaise, Kenneth MacAlpin. Comment, de MacGregor arrive-t-on à White ? C'est simple. Les MacGregor étaient des rebelles notoires, et tout avait été fait pour les supprimer : droit était donné à n'importe qui de tirer à vue sur eux. Ils portaient donc « sur la bruyère ». Parmi ces hors-la-loi, le plus célèbre était Rob Roy MacGregor : Robert le Rouge du clan Gregor. En ville, il avait intérêt à s'appeler simplement Rob Roy. C'est ainsi, par exemple, qu'un Coinneach Ban MacGregor (Kenneth le Blanc du clan Gregor) a pu devenir simplement Kenneth White.

Pour des raisons économiques, mon père avait été obligé de quitter l'école très tôt. Mais il a continué son éducation en lisant beaucoup, notamment dans les domaines de la politique et de l'économie. On parlait peu d'art, de poésie, de littérature. Tout cela m'est venu petit à petit, à partir de sources lointaines et profondes.

J'ai sans doute hérité, de mon grand père, le goût de l'errance, et de mon père, le goût de l'étude.

**Avez-vous reçu une éducation religieuse ?**

Oui. J'ai reçu une éducation religieuse : un protestantisme post-calviniste humanisé. J'étais très fort en études bibliques. À tel point que le pasteur était persuadé que j'avais une vocation religieuse. Il a déchanté assez vite. J'ai cessé de croire à quoi que ce soit vers l'âge de quatorze ans. J'avais autre chose en tête. Je

ne savais pas encore trop quoi, mais cela a commencé par de longues randonnées solitaires sur le rivage et à travers les landes.

**Vous vous êtes installé en 1983 sur la côte bretonne, qui doit vous rappeler un peu la côte écossaise sur laquelle vous avez passé votre enfance. Vous avez évoqué les « sources profondes » de votre itinéraire de poète, d'écrivain et d'intellectuel. Le celtisme en est-il une ? Comment le comprenez-vous ?**

S'il y a un domaine où les clichés et les caricatures, sans parler des soupçons et de préjugés, abondent, c'est bien celui-là. Mais, oui, c'est une de mes sources, la première. Et une partie de mon travail a consisté à débayer le terrain des déformations qui se sont accumulées autour de la source profonde.

On connaît l'influence que la vieille poésie gaélique, les « chants d'Ossian », présentée par Mac Pherson, a eue sur tout le romantisme européen. C'était positif. Un vent frais soufflait dans les perruques, et on découvrit que montagnes, landes et cascades avaient leur beauté et leur intérêt. Mais pour qui connaît les vraies sources, il est évident que toute cette émotion était frelatée et secondaire. Il faut remonter au père d'Ossian, à Finn. En termes historiques, Finn (le blanc) se trouvait à la tête d'une compagnie de hors-la-loi redresseurs de torts, les Fianna. Pour en être membre, il fallait quitter ses attaches claniques, être un athlète accompli (savoir courir vite, grimper lestement) et connaître par cœur les « douze livres de poésie ». C'est déjà beaucoup. Mais il faut remonter encore plus loin dans l'arrière-fond. Les deux fils de Finn, Ossian et Oscar, portent des noms proches du mot pour « cerf ». Nous sommes là, selon ma lecture, dans la culture du renne telle qu'on la trouve chez les Lapons, et, plus loin encore, dans le chamanisme hyperboréen.

Le corpus poétique « finnéen » tel qu'on le connaît se situe au partage des eaux entre le paganisme et le christianisme. Ce qui distingue surtout les païens (*paganis*, les habitants du territoire) des chrétiens (occupés à bâtir des églises), c'est un amour de la nature et un respect du savoir. De la part des païens, cela est souvent dit avec beaucoup d'humour, et beaucoup d'acuité. « Penser que des ignares préoccupés seulement de leur âme vont monter au ciel, alors que nous autres, nous irons droit en enfer... » Mais je m'intéresse aussi au christianisme scoto-celte, qui a gardé des éléments du passé en train de disparaître. Ce qui caractérise le christianisme celte, c'est le pélagianisme, la pensée du

moine Pélage (« l'homme de la mer »). À l'encontre de la doctrine orthodoxe du péché originel enseignée par saint Paul et saint Augustin, Pélage dit que la nature, y compris la nature humaine, n'est pas irrémédiablement contaminée. C'est une base nécessaire, il suffit de la travailler – ce qui est une définition fondamentale du mot « culture », aujourd'hui si galvaudé.

Voilà le « celtisme » tel que je le comprends, tel que je le pratique. Je le pratique dans ma vie, dans mon enseignement, et surtout dans mes livres. En deux ou trois mots, « celte » signifie pour moi : mouvement agile, sens ouverts, esprit alerte, langage inventif, une sortie des cadres convenus.

**Si le moine Pélage est important pour vous, vous vous référez également, dans vos écrits, à un autre grand philosophe celte du Moyen-Age, Jean Scot Erigène. Qui était-il ?**

Les moines celtes sont juchés sur leurs promontoires, comme des oiseaux, quand, autour du V<sup>e</sup> siècle, il y a comme un envol, une migration des esprits. Ces Scoti (au Moyen Âge, ce mot couvrait à la fois Écossais et Irlandais) déferlent sur l'Europe, fondant partout monastères, écoles, bibliothèques : en France, Luxeuil ; en Italie, Bobbio ; en Suisse, Saint-Gall... Effarée, l'Église de Rome essaya de mettre fin à ce raz-de-marée étrange, et a réussi. Mais le mouvement scotique, comme j'aime l'appeler, est resté comme un courant souterrain de la culture européenne, avec des résurgences ici et là. Érigène fait partie de ce mouvement. C'est au IX<sup>e</sup> siècle que le roi Charles-le-Chauve, ne trouvant pas d'intellectuels compétents autour de lui, l'appelle en France pour faire des traductions du grec, notamment des théologiens mystiques de Byzance. Érigène s'installe à Laon, traduit du grec texte après texte, et travaille à son propre livre, « sur la nature », le *Péripheuseon*. Il écrit avec une force peu commune, invente tout un nouveau vocabulaire. Et il a de l'humour. Un jour, il est attablé face à Charles-le-Chauve. Pour le taquiner, Charles lui demande : « *Quod distat inter sottum et Scotum ?* » (« Qu'est-ce qui sépare un Scot d'un sot ? ») « *Mensa tantum* », répond Érigène : « Seulement une table. »

Écossais ayant choisi de travailler sur le continent, spécifiquement en France, je prolonge cette lignée à ma façon, explorant le rapport complexe entre nature et culture, esprit et espace.

**Le mot « spiritualité » ne fait pas partie de votre vocabulaire. Pour quelle raison ?**

Si j'évite moi-même le terme de « spiritualité », c'est que, tout en comprenant, avec sympathie, les gens qui l'emploient pour indiquer leur désir de se situer en dehors à la fois des dogmatismes religieux et du matérialisme épais, je vois trop bien que ce terme a tendance à n'être, d'un côté, qu'une espèce de fumet de la religiosité, et, de l'autre, un fourre-tout, où l'on rate complètement ce qu'il peut y avoir de spécifique et de dynamique dans tel ou tel courant intellectuel ou culturel.

Dans toutes les cultures, j'ai tendance à aller toujours jusqu'aux limites. Dans le christianisme, par exemple, c'est auprès de Maître Eckhart que je m'attarde, celui qui dit : « Il faut aller dans le désert, au-delà de Dieu » – « Dieu », pour lui, était encore un concept trop humain.

**Parlons maintenant d'écologie. Avant que celle-ci ne devienne un discours dominant, vous aviez la fibre verte... comme en témoigne vos références à Henry-David Thoreau. À quand remonte cet intérêt pour l'écologie ? Et quelles furent vos premières expériences de la nature ?**

Oh la la ! L'écologie n'est pas un discours dominant, et n'a pas pour vocation de l'être. Elle peut faire partie d'un discours plus fondé et plus ample que celui qui prédomine actuellement, mais il va falloir beaucoup de temps, beaucoup de travail. Pendant que j'en suis aux précisions de vocabulaire, l'écologie implique bien plus qu'une « fibre verte ». Je n'apprécie guère l'identification de l'écologie avec la couleur verte : les Verts, etc. La nature n'est pas seulement verte.

Quant à Henry Thoreau, c'est un compagnon de longue date. J'ai découvert *Walden – la vie dans les bois*, à treize ans. Et il ne m'a pas quitté depuis. J'en fais une lecture nouvelle de temps en temps, et à chaque fois j'approfondis les choses. Je pense avoir contribué à la connaissance profonde de son œuvre en France.

Mais bien avant de lire Thoreau, je me suis trouvé en contact étroit avec la Nature.

Il faut que je précise que mon père, qui était un homme de la ville, voulait que ses enfants connaissent un plus grand espace, un espace plus ouvert, qu'ils aient une expérience de la terre, pas seulement des trottoirs. Aussi, après avoir travaillé un temps en ville, comme signaleur aux chemins de fer, il avait réussi à se faire muter dans un petit village de la côte ouest, face à l'île d'Arran.

C'est donc dans ce contexte-là que j'ai grandi, entre l'âge de quatre et dix-huit ans, et je bénis mon père pour cette décision.

J'avais vingt kilomètres carrés de paysage marin, forestier et montagnard à ma disposition. Cela m'a donné une base de sensations et de connaissance solide. C'était plus que de la « récréation » dans la nature, plus que de « l'amour de la nature », c'était un être-dans-la-nature. Quelque chose de fondamental.

**« Nomadisme intellectuel » est un terme que vous avez lancé, en même temps que « géopoétique ». Qu'est-ce exactement qu'un nomade intellectuel ?**

Le nomade intellectuel n'est pas l'intellectuel idéaliste de Platon, qui a tendance à se perdre dans l'empyrée des Idées. Ce n'est pas non plus l'intellectuel engagé de Jean-Paul Sartre, qui a toujours tendance à s'engager trop hâtivement. Ce n'est pas non plus l'intellectuel médiatique, phénomène plus récent, qui commente à la petite semaine les événements et les productions socio-politico-culturelles du moment.

À l'instar du nomade pastoral qui va de source en source, de pâturage en pâturage, le nomade intellectuel fouille dans l'histoire du monde, examine ses sources et ses ressources, à la recherche d'un nouvel espace de pensée et d'existence. Cela peut se faire aussi bien physiquement que mentalement.

**Quelles sont les contrées que vous avez fréquentées, et les cultures qui vous ont particulièrement marqué ?**

J'ai commencé par l'Europe. Mon premier livre de voyage prend son point de départ à Londres et finit en Afrique du Nord. Après l'Europe, ce fut l'Amérique. Non pas celle de New York ou de San Francisco, mais celle du Labrador, et, plus tard, de l'Alaska. Et, pour compléter le tout, « l'Asie grand espace », comme disait Pindare : Hong Kong et la mer de Chine pour commencer, puis la Thaïlande, Taïwan et le Japon.

Quant aux formes culturelles qui m'ont le plus marqué... Peut-être l'art des steppes, le totémisme amérindien, la peinture sino-japonaise. Au fond, peut-être, chaque résurgence du vieux chamanisme de base universel.

**Vous vous êtes aussi décrit comme un « moine naturel ». Cela me fait penser à Hölderlin qui exhortait l'homme à habiter le monde en poète...**

Je parlais de « moine naturel » à l'époque où je vivais en Ardèche, dans la maison dite Gourgounel, le lieu des sources, où ça « gargouille ». J'ai emprunté le terme à Schopenhauer. « Il y a eu de tout temps dans les nations civilisées, dit-il, une sorte de "moines naturels" qui ont préféré la culture de leurs facultés intellectuelles à tout ce qui est réussite sociale, accumulation de richesses. Le monde est leur ermitage. » Nietzsche allait dire qu'avec l'installation progressive des « derniers hommes », hideusement entreprenants, horriblement productifs, mais intellectuellement et créativement nuls, de tels ermitages consacrés à une nouvelle sorte de vie monastique, seraient une nécessité.

Dans mon vocabulaire, je donnais au terme un sens à la fois plus étendu et plus terre à terre. Le « moine naturel » était pour moi un solitaire, hors dénomination, hors cadre, à la recherche d'un lieu où concentrer sa vie.

Gourgounel, cette ferme-forteresse, face à la chaîne du Tanargue, était cela pour moi et pour ma compagne Marie-Claude. Nous y habitons, oui, poétiquement, c'est-à-dire proches des premières nécessités, dans une jouissance austère. Connaître une existence de plénitude et d'harmonie, c'est le but suprême. Tout cela s'est retrouvé plus tard dans ma maison bretonne, la « maison des marées ».

**Je vais vous poser une question dont la forme est simple, mais dont le fond est certainement complexe : qu'est-ce qui vous a amené à l'écriture, pourquoi écrivez-vous, comment écrivez-vous ?**

J'ai toujours voulu faire autre chose que simplement ajouter de la littérature au patrimoine, contribuer à une accumulation de culture qui est en grande partie une pseudo-culture. Le processus s'est fait en plusieurs étapes. D'abord, très jeune, j'étais consterné par la confusion qui régnait dans ce que nous appelons la communication. En écoutant les gens parler dans la rue, j'avais l'impression que personne ne comprenait personne, qu'aucune conversation n'aboutissait. Alors je rentrais chez moi, et je transcrivais les conversations en essayant d'y mettre un peu de logique. J'ai donc commencé à écrire pour y voir clair. Un autre élément a surgi plus tard. Au cours de ces randonnées solitaires que j'ai évoquées, je me sentais hors de moi, en contact avec quelque chose de plus large que ma personne. Et je savais que pour exprimer cette expérience je n'avais pas de langage. Même le langage religieux, qui prétendait dire une transcendance, n'était pas adéquat. Au

début, je me contentais d'imiter les bruits de la nature : le souffle du vent, le fracas des vagues, les cris des oiseaux. Suivirent alors des études et des recherches tous azimuts, dans la littérature, la philosophie, les sciences. Le résultat est une activité triple. Ce qui au départ était imitation des bruits de la nature est devenu poème. Mes randonnées sur les landes sont devenues des cheminements à travers les territoires, donnant lieu à ces « livres de voyage » à niveaux multiples que sont par exemple *La Route bleue* et *Le Visage du vent d'est*. Il s'agit, dans ces « livres-du-chemin » comme je les appelle (en anglais *waybooks*), de se frayer une voie à travers la masse confuse du monde, afin d'arriver dans un champ d'énergie vive, à un vide rempli de battements d'ailes, comme à la fin des *Cyignes sauvages*. Quant à mes essais, ce sont des tentatives à la fois pour synthétiser les études et recherches que j'ai évoquées, pour les pousser encore plus loin, et pour expliquer les éléments du nouveau langage dont je sentais le besoin, et que je continue à développer. J'ai besoin de ces trois formes d'écriture. J'ai comparé cette triple activité à une flèche. Les plumes de la flèche, ce sont les essais, qui donnent la direction. La tige de la flèche, ce sont les livres d'errance et de résidence. La tête de la flèche, c'est le poème. Une flèche indique un espace. En un mot : j'essaie d'ouvrir un nouvel espace dans la pensée et dans l'existence. Comment je travaille ? Comme quatre. Toujours plusieurs manuscrits en cours. Le style que j'affectionne ? Familier, c'est-à-dire ni sophistiqué, ni vulgaire.

**Dans votre dernier livre *Les Vents de Vancouver*, vous relatez vos itinérances canadiennes, en même temps que vous faites le portrait de toute une série de personnages, aux métiers variés, qui ont sillonné le pays. Diriez-vous que vous êtes un écrivain-voyageur ?**

Avant de nous lancer dans *Les Vents*, résumons un peu les choses. Les livres que j'écris sortent de la catégorie de l'écrivain-voyageur. Celui qui voyage dans ce livre, comme dans tous les autres de mes *waybooks* (« livres-du-chemin ») est un nomade intellectuel, qui traverse non seulement des territoires, mais des cultures et des espaces mentaux. De plus, ces livres sont à plusieurs strates. Ils peuvent se lire à plusieurs niveaux, depuis l'expérience physique concrète jusqu'à la pensée abstraite.

Concernant *Les Vents de Vancouver*, que, comme son titre l'indique, je situe à l'extrême ouest de l'Amérique, après *La Route bleue* que j'ai situé à l'est, peut-



être convient-il de commencer par la lecture que je fais au cours d'une nuit blanche dans l'hôtel Pan Pacific dès mon arrivée en Colombie-Britannique, du *Voyage* du capitaine Vancouver.

Vancouver avait pour mission d'effectuer un lever topographique de la côte nord-américaine. Mission difficile, quasiment impossible. Les rares cartes existantes étaient incomplètes et pas du tout fiables, ayant été fabriquées par des gens qui n'avaient aucune expérience du terrain, des « géographes de cabinet ». Il a fait de son mieux pour accomplir cette mission, tout en établissant des relations avec les Français, les Espagnols, les Américains et les Russes qui eux aussi exploraient et prospectaient ces régions, ainsi qu'avec les Amérindiens autochtones : Yurocks, Kwakiutls, Tlingits.

C'est l'image de notre monde compliqué et confus, et j'ai essayé de faire à mon tour une cartographie pour l'époque actuelle en suivant un itinéraire qui, d'abord sur un remorqueur de l'armée américaine réaménagé, ensuite sur un sloop, longe les côtes de la Colombie-Britannique et de la péninsule de l'Alaska, avec de nombreux arrêts dans beaucoup de ports (Ketchikan, Juneau, Skagway, Sitka), que j'explore dans tous leurs coins et recoins, tout en présentant des personnages

qui surgissent ici et là de l'histoire du territoire : le naturaliste écossais John Muir, le naturaliste allemand Steller, le gouverneur de l'Amérique russe Baranov, l'escroc américain Soapy Smith.

C'est une longue route à travers le temps et l'espace, où quelqu'un essaie d'y voir clair, et d'arriver à un peu de quiétude.

Voici les dernières lignes du livre, écrites sur le rivage à l'heure de la marée montante :

*La route que j'ai prise  
la mer quelque part  
un banc de sable*

*Propos recueillis par Nathalie Calmé*

---

*Pour aller plus loin :*

Parmi les derniers ouvrages de Kenneth White, citons :

*Les Vents de Vancouver*, Le Mot et le Reste, 2014

*Les Archives du littoral*, Mercure de France, 2011

*La Carte de Guido, un pèlerinage européen*, Albin Michel, 2011

*Les Affinités extrêmes*, Albin Michel, 2009

*L'Esprit nomade*, Livre de poche, 2008.

[www.kennethwhite.org](http://www.kennethwhite.org)

[www.geopoetique.net](http://www.geopoetique.net)